Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 43

Artikel: Un coin du Jura : (fin)
Autor: Olivier, U.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-188906

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ces divers genres de coiffure, le plus gracieux est celui qui consiste « à rassembler les cheveux et à les emprisonner dans une blonde résille. »

(*A suivre.*)

Un abonné nous communique les vers qui suivent, trouvés dans un vieux manuscrit:

Boutade

adressée en 1809 à l'inventeur et distillateur du sirop de raisin.

Arrête, cruel novateur !
Eteins de tes fourneaux la flamme impitoyable ;
Brise les instruments de ton secret coupable,
Ou crains le courroux d'un buveur.

Dans peu de temps, tu nous l'assures,
Par les effets de ton talent divin,
Nous pourrons nous passer du sucre américain.
Mais, malheureux ! Noé planta-t-il le raisin
Pour en faire des confitures ?

Si tu chéris l'art merveilleux
Qu'Hermès vint enseigner au monde,
De travaux innocens une source féconde
Peut se présenter à tes yeux :

Presse de ton verger la récolte choisie ;
Des pommes d'Atalante exprime l'ambroisie ;
Du jasmin ou de la cassie,
Dérobe les parfums flatteurs ;
Du calice embaumé de la reine des fleurs,
Extrais la précieuse essence
Qu'on apporte à grands frais des jardins de Byzance.

Fais mieux : consacre tes labeurs,
Tes alambics, tes récipiens
Au dieu chéri des enfants d'Epidore,
Fais cuire en tes fourneaux les sucs de l'ellébore
(Un tel sirop convient à bien des gens) ;
Distille du pavot la manne assoupissante,
Prépare du Pérou l'écorce bienfaisante.....

Mille travaux pareils, mille soins importants
Peuvent de ta journée occuper les instants ;
Mais épargne nos ceps et que ta main barbare
Cesse de cueillir le raisin
Pour apprêter son jus à ta mode bizarre,
Et l'employer au biscotin.

Hélas ! c'est bien assez, pour rendre le vin rare,
De ces tristes fléaux que le ciel en courroux
Accumula sur nos coupables têtes :
La gelée et le ver, la grêle et les tempêtes,
Et les *droits réunis*, le plus fâcheux de tous.

Onna remotchà.

Dè tot teimps lâi a z'u dâi gaillâ mâlins et retoo qu'ein aviont adé iena à contâ et que remotsivont âo tot fin clliâo que lè volliâvont couïenâ. Cllia sorta dè dzeins, que douré onco, est asse vîlhie què lo mondo, kâ on dit qu'Adam étâi dza lo pe grand farceu dè son teimps, et du adon y'ein a adé z'u.

On coo dè cllia sorta dè mâlins greliets étâi on certain Piron, qu'étâi on rebriqueu dâo diablio, que ne dévessâi pas férè bon sè preindrè dè leinga avoué li, kâ l'étâi asse poli qu'on bâton dè dzenelhîre et ion iadzo que sè mettâi à ein débliottâ, fasâi vergogne âi bravès dzeins. Ein mémo teimps què li viquessâi on autro luron, qu'on lâi desâi Voltaire, on coo gaillâ éduquâ, qu'ein savâi atant qu'on menistrè, qu'avâi z'âo z'u étâ à cein que crayo à l'écoula avoué Piron, et qu'avâi la nortse po lo couïenâ.

On dzo que cé Voltaire étâi z'u sè promenâ ein cabriolet, reincontrè Piron qu'étâi à tsévau su 'na vîlhie rosse qu'on lâi vayâi totès lè coûtès, que cein fasâi crévâ dè rirè Voltaire. Adon coumeint l'étâi dein 'na cariola qu'on avâi baissi la capote, po cein que lo teimps bargagnîvè, ye soo sa frimousse pè la portetta dè la calèche et sè met à boeilâ :

— Hé ! monsu Piron, à diéro lè sacllio ?

Piron virè la téta po savâi quoui lâi criâvè cein, et quand vâi que l'est Voltaire, l'eimpougnè la quiua dè se n'héga et repond ein la léveint tant que pâo :

— Adressi-vo âo plian-pî, kâ por mè, ye resto âo premi étadzo.

Un coin du Jura.

PAR U. OLIVIER.

(Fin.)

. . . . . .

Sommés de se présenter devant nos tribunaux, les brigands des bois se gardèrent bien de paraître. Ils furent jugés comme contumaces et condamnés à je ne sais plus quoi ; des frais, des dommages-intérêts, de fortes amendes. La loi fit chez nous ce qu'elle pouvait à leur égard. En Angleterre, ils eussent été pendus.

Voici encore un trait plus grave, à quelques égards, que le précédent :

C'était entre minuit et une heure, au clair de la lune. Le forestier se trouvait seul dans ce même bois, n'ayant pour toute arme qu'un fort bâton de pommier sauvage. Il arriva ainsi à deux pas d'un *Bourguignon* qui commençait à couper un sapin : « Halte là ! lui dit-il, au nom de la loi ! » Et l'autre, levant sur lui sa hache, répondit : « N'avance pas, ou tu es mort . » A l'instant même le forestier se jeta sur le voleur et l'étreignit dans ses bras. Mais le coquin était de haute taille et avait une main libre en l'air, celle qui tenait la hache : il en frappa le forestier sur la tête. L'acier tranchant fendit le grand chapeau de feutre dur et vint s'arrêter sur le crâne, où il fit une assez forte coupure. Au bout d'un moment de lutte, le forestier ayant glissé sur une pierre, tomba. L'autre, le croyant mort ou dangereusement blessé, prenait déjà la fuite, lorsque le premier, se relevant soudain, courut de nouveau sur le Bourguignon et le frappa de son bâton en plein visage. Le coup porta près de la tempe, d'où le sang jallit *aussi gros que le doigt*. Le forestier dut alors soigner cet homme et l'emmener dans une maison à la frontière, avant d'aller faire sa déposition.

« Maintenant, » disait l'intrépide vieillard de qui nous tenons ces détails, « tout a bien changé par là. L'hiver dernier, par exemple, on ne nous a pas fait le moindre dégât. Mais il y a vingt ans, il fallait être jour et nuit sur pied et risquer souvent sa vie. »

Tant que dure l'arrière-automne avec ses gelées blanches du matin, son pâle soleil ou ses brouillards profonds, les bûcherons montagnards continuent chaque jour leurs travaux dans les forêts. Ouvriers avec la hache sur l'épaule ou la scie au bras, conducteurs avec leurs attelages, tous vont et viennent, animant les bois qui résonnent sous leurs coups répétés, et d'où s'échappent les sons voilés d'un grelot ou ceux de la clochette argentine attachée au collier du robuste compagnon de l'homme. Une telle saison se prolonge parfois jusque vers la fin de l'année, sans grands changements. Quelques pouces de neige se-

ront venus peut-être modérer pour un jour ou deux l'activité du bûcheron ; mais elle n'a pas tardé à disparaître, fondue par la pluie ou foulée sous les pieds des chevaux. Qu'il en revienne encore jusqu'à mi-jambes, elle n'arrêtera point complètement les travaux, car c'est alors, ainsi que je l'ai dit plus haut, que les routes se transforment en glissoires.

Mais voici tout à coup un vent lourd et froid qui débouche par les gorges étroites des monts. L'atmosphère s'épaissit ; les sapins gémissent. Dans la soirée, on entendra les aboiements rauques du renard, en quête d'un chaud terrier. L'ours noir prend décidément le chemin de ses cavernes des Pottraux, et la marte nomade se cherche un gîte moelleux dans le nid abandonné d'un écureuil. L'hiver, le rude hiver annonce son arrivée. L'homme lui-même en frissonne ; mais bientôt il pense avec joie à la bienfaisante chaleur de son foyer. — Dès le lendemain, vous ne voyez plus que deux choses dans la nature de ces lieux élevés : la neige et les sapins. Ces derniers abaissent leurs branches lourdement chargées. Tout prend un aspect désert dans ces immenses solitudes, dont les espaces même semblent agrandis.

La neige continue à tomber, sèche et serrée ; elle s'accumule et finit par atteindre, en fort peu de temps, à la hauteur d'un homme, dans les combes où elle est comme attirée par ses propres tourbillons. Dans l'hiver de 1859-60, on pouvait monter sur les toits des chalets sans secours d'échelles, et les gens qui se rendirent au val de la Dôle sur cette profonde couche neigeuse, ne purent y découvrir la maison construite à quelque distance du rocher. Alors, tout bruit de vie a cessé dans ces parages. Le braconnier même, qui ne craint ni les orages ni la tempête, renonce à parcourir les bois, soit qu'il chasse aux bêtes fauves, soit qu'il en veuille aux jeunes sapins propres à son industrie. Repoussant la neige de sa demeure, le Jurassien s'en fait un rempart élevé contre la bise, puis il se taille un étroit sentier, jusqu'à celui qu'ouvre aussi son plus proche voisin. De maison en maison, la tranchée finira par trouver la grande route, aux bords de laquelle apparaissent les pointes des haut piquets rouges qui en dessinent les contours. — Les lièvres ont pris la fuite ; ils gambadent sur les versants méridionaux ou descendent même jusqu'aux plaines. Si loin que la vue s'étend en plongeant dans les vallées ou planant au-dessus des bois, on n'aperçoit pas trace de vie, à moins qu'un point noir mobile n'attire le regard sur les plans où le soleil fait diamanter la neige. Ce point noir, c'est le forestier. Muni de cercles légers sous la semelle de ses souliers, et le visage tout hâlé par la réverbération de ces vastes étendues blanches, il arpente encore, seul entre tous, son froid domaine. C'est son devoir ; il le remplira jusqu'au bout.

Deux mois, trois mois, davantage même, se passeront de cette manière, pour peu que l'hiver soit rude et persistant. Enfin, les jours grandissent, le soleil est plus haut, ses rayons plus directs. Le vent qui jeta la neige sur les monts en décembre, vient, dès le milieu d'avril, la dévorer à belles dents. L'eau se précipite par tous les dévaloirs, ruisselle dans toutes les pentes, s'infiltre dans toutes les crevaces du sol et remplit ces vastes réservoirs souterrains qui servent à l'alimentation des sources de la plaine. Bientôt l'ours regarde à la porte de sa tanière et se lèche la patte au soleil. Le loup, s'il en existe un dans la contrée, sort du liteau qui lui servit d'asile et qu'il a garni d'ossements divers. Le loir détransi se frotte les paupières au fond de son arbre creux ; il écoute... : c'est un ramier nouvellement arrivé, qui roucoule dans son voisinage. Aux aspects glacés du tombeau succède, pour toutes choses dans la nature, l'image bénie de la résurrection.

U. OLIVIER.

THÉATRE. — Lorsque nos journaux sont appelés à rendre compte des débuts d'une troupe théâtrale, il arrive fréquemment que, médiocrement satisfaits, ils nous disent : « On ne peut encore juger d'une manière définitive notre troupe dramatique ; il faut la voir à l'œuvre ; mais, en somme, elle nous paraît assez bien composée. »

Pourquoi ce langage douteux, ce langage qui n'a rien de précis et ne renseigne le public qu'imparfaitement ?... Parce qu'on ne veut pas nuire à une entreprise, toujours ingrate et difficile, en exprimant franchement son opinion.

Cette année, et dès la première représentation de la troupe de M. Gaugiran, pas de réticences, pas d'appréciations équivoques ; la presse et le public s'accordent à reconnaître qu'elle est excellente.

En effet, les dames sont jolies, gracieuses ; les messieurs font fort bien en scène ; la tenue de tous est irréprochable. Pas de ces figures auxquelles il est difficile de s'habituer ; pas de ces défauts physiques qui nuisent au meilleur acteur ; pas de prononciation désagréable.

On peut donc dire, sans la moindre restriction, que nous avons une troupe bien supérieure à celles des années précédentes ; sa composition est pour nous une preuve incontestable de la compétence de M. Gaugiran, qui tient à honneur de remplir consciencieusement ses engagements. Nous espérons donc que tout ira bien et que notre théâtre reprendra la vie qui lui a manqué depuis quelques années.

Demain, dimanche 25 octobre 1885, à 8 heures, *Concert-spectacle*, donné par **Mlle Juliette Millie,** avec le concours de **M. Gaugiran,** de la troupe théâtrale et de l'orchestre. — Billets chez Messieurs Ch.-W. Tarin et Dubois-Amman.

Un négociant de Lausanne recevait, il y a quelques mois, la lettre suivante, qui lui était adressée par un Valaisan :

Monsieur***,

Je me permet de vous écrire ses deux ligne. Comme j'ai vu sur le Courier Suisse que vous vendiez des vases en cristaux côme vere coupe etc. Je me suis dit, il paraît que les cristaux que l'on trouve dans les rochers se fondent et que l'on fait assilement des coupes etc. Monsieur si vous en achetez je vous envendrais écrivez moi combien vous pouvez payer le kilot du cristaux en pierre.

Monsieur, resevez mes salutassions.

(*Signature.*)

Madame vient de changer de cuisinière.

— Vous avez d'excellentes références, dit-elle à la nouvelle. J'espère que je serai contente de vous.

— Madame peut compter sur moi. Je demanderai simplement un congé d'une heure deux fois par semaine, le mercredi et le samedi.

— Pourquoi faire ?

— Ce sont les jours où je prends ma leçon de piano.

L. MONNET.

LAUSANNE. — IMP. GUILLOUD-HOWARD & Cie.